

CLARO

Les Souffrances du jeune ver de terre

roman



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Frédéric Léger, trente-cinq ans, ne se remet pas du départ de la femme de sa vie. Entre deux gueules de bois et autant de crises d’angoisse, il loue ses services de correcteur aux éditions de la Convivialité Transactionnelle Interprenariale, maison spécialisée dans des ouvrages prônant le libéralisme le plus décomplexé. Une nuit, il se retrouve suivi, puis passé à tabac, par deux types patibulaires venus récupérer un jeu d’épreuves qui lui a été confié pour relecture. Tout à sa dépression, notre homme ne sait plus ce qu’il en a fait et risque rien moins que sa peau...

Jouant des codes du roman policier mais plus encore des mots, qu’il manie en artificier, Claro offre avec *Les Souffrances du jeune ver de terre* un vrai polar politique dévoyé par une exubérance stylistique désopilante. La morale rappellera qu’aucun écrit n’est parfaitement innocent, et qu’un stylo manié avec esprit est bien plus percutant qu’une arme tenue par un imbécile.

CLARO

Né en 1962 à Paris, Claro est l'auteur d'une vingtaine de livres, dont *Madman Bovary* (Babel n°1048), *CosmoZ* (Actes Sud, 2010) et *Tous les diamants du ciel* (Actes Sud, 2012). Il est par ailleurs traducteur (notamment de W. T. Vollmann, W. Gass, W. Gaddis, S. Rushdie...), codirige la collection "Lot 49" au Cherche-Midi et tient un blog, "Le Clavier cannibale".

DU MÊME AUTEUR

Ezzelina, Arléa, 1986.

Insula Batavorum, Arléa, 1989.

Le Massacre de Pantin ou l’Affaire Troppmann, Fleuve noir, 1994.

Éloge de la vache folle, Fleuve noir, 1996.

Livre XIX, Verticales, 1997.

Enfilades, Verticales, 1998.

Tout son sang brûlant, La Pionnière, 2000.

Chair électrique, Verticales, 2003.

Bunker anatomie, Verticales, 2004.

Black Box Beatles, Naïve, 2007.

Madman Bovary, Verticales, 2008 ; Babel n° 1048.

Le Clavier cannibale, Inculte, 2009.

Mille milliards de milieux, Le Bec en l’air (avec des photos de Michel Denancé), 2010.

CosmoZ, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1202.

Plonger les mains dans l’acide, Inculte, 2011.

Tous les diamants du ciel, Actes Sud, 2012.

Cannibale lecteur, Inculte, 2014.

Illustration de couverture : © Tom French

Ce roman est paru une première fois en 1996
aux éditions Fleuve noir sous le titre *Éloge de la vache folle*.

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-03133-6

CLARO

LES SOUFFRANCES
DU JEUNE VER DE TERRE

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à l'envoleuse

*C'est peut-être ça qu'on cherche à
travers la vie, rien que cela, le plus
grand chagrin possible pour devenir
soi-même avant de mourir.*

L.-F. CÉLINE

PREMIÈRE PARTIE

Comme bien souvent dans mon métier, c'est écrit et ça sent mauvais. Écœuré, je repousse le jeu d'épreuves et, les yeux toujours fixés sur les lignes dansantes, je tâtonne sur mon bureau à la recherche de Killing Joe – Killing Joe, c'est mon feutre rouge, mon frère de sang au long fuselage, le Grand Rectificateur dont je ne me sépare jamais. Son capuchon cède dans un joyeux crissement et c'est avec une jubilation quasi chirurgicale que je zèbre, d'une froide cicatrice, l'affligeante coquille laissée par l'auteur de *Manager dans la joie*. En parcourant la préface de cet essai, on apprend, entre autres choses, que "*c'est en gérant sa posture que le décideur parviendra à optimiser le rendement humain au niveau présalarial et faire en sorte que le paradigme opérateur du non-faire soit contré par l'impact décisionnel du savoir-obéir*".

Or c'est cette prose putrescible que je dois corriger, alors de grâce, arrêtez de m'imaginer vautré sur mon lit, un verre d'yquem à la main, un Davidoff au bec et un concerto de Rachmaninov sur la platine. Constat numéro un : j'en suis réduit à gagner ma vie. Constat numéro deux : ça ou crever...

Mais tu causes, tu causes, Frédéric Léger, et tes épreuves s'impatientent...

Un livre pas encore livre, une liasse de feuilles aplatie comme un lapin disséqué. Et dans ce non-livre, des fautes à traquer, des italiques penchés comme des gondoles sous la tramontane qu'il faut redresser tels des Romains à l'heure de la parade, des capitales naines qu'il convient de majusculer, des corps gras qu'il va falloir faire jeûner, des corps maigres qu'on doit engraisser.

Précisons que ces crasses justifications salariales, je dois les rendre au plus tard... demain !

Demain ?

*

Demain ! Je vomirais si j'avais le courage de mes idéaux. En attendant je pense aux rives du Potomac, aux dômes cuivrés de la lointaine Kouïbychev, au rire de Stravinski, à la déprime qui me pilonne. Quelle heure ici-bas ? La grande aiguille s'apprête à faire des minutes dans le dos de la petite qui croyait la jouer horizontale et, bien sûr, c'est la panne de cigarettes. Après six mois de désintoxication sentimentale, avouez que ce genre de déconvenue peut être fatale. Mais la perspective de courir la ville pour trouver un tabac m'excite autant que la promesse de rapports humains équilibrés. J'aime ma vie telle qu'elle est, sa lourdeur marécageuse, sa vanité factice. Seul au monde ? Non : trente-cinq balais. Et déjà un souffle au cœur pour ventiler en cas de surchauffe.

À vrai dire, je n'ai pas toujours cru à la pénombre de l'âme. Enfant, je collectionnais les étonnements et les boîtes d'allumettes. Je voulais être pyromane, ou pompier, je ne sais plus. Enfin, quelque chose qui pétille. Plus tard, avec l'adolescence, j'ai pris goût à la vase, mais relevée d'un soupçon de perversité. Je ricanais facilement – j'en ai gardé des fossettes en forme d'ongles rongés. Après ça, j'ai dû confondre responsabilités et compromis, quelque chose dans ce genre, et les jours et les nuits m'ont tranquillement raboté la conscience jusqu'à ce que je me retrouve la gueule collée au miroir, plus drôle du tout, plus vieux et aussi moche. Le même modèle mais vu par un peintre en bâtiment.

*

11 h 05... Il me reste encore quatre-vingt-neuf pages à écoper et, ostensiblement, l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur ont dû fêter ensemble quelque réforme de l'orthographe inconnue de nous autres, les travailleurs de l'ombre, les fossoyeurs d'alinéa, les bourreaux de la virgule, les sodomiseurs de muscédés, les... les payés-au-signe.

Je vous vois sourire. "Fumiste", marmonnez-vous entre vos lèvres asséchées par le poussier que vous respirez quinze heures par jour au fond de la mine où, certainement, vous trimez depuis que vos parents sont morts dans un accident de voiture, ne laissant à vous et à vos quinze frères et sœurs que des dettes, le vieux canapé pissenlit et la photo de tante Jacqueline en train de faire du manège à la Foire du Trône.

Rassurez-vous : moi aussi, il m'arrive de creuser des galeries et de jouer les taupes affamées. Il m'est même arrivé une fois de trouver un diamant. Dommage qu'il soit resté coincé dans ma gorge.

*

Minuit pointu. La cloche de l'église Sainte-Dominique sonne trois coups, vibre un instant, comme repentante, ou carrément bourrée. Le quatrième coup est si aigret qu'on a envie d'adopter le bedeau.

Et puis, je ne vous apprends rien, on est en avril. C'est le mois de la mort lente. Le beau fixe, cette supercherie qu'on guette comme une carte postale insuffisamment timbrée, se fait on ne peut plus prier, voire désirer, ça en devient un fantasme d'ado, une robe claire et légère qui refuse de glisser de son cintre. Cet après-midi, les tables des cafés s'entrechoquaient derrière leurs vitres articulées, les bâches vertes des épiciers arabes palpitaient comme des tentes de Bédouin, les pare-brise des cars de touristes se changeaient lentement en miroirs fondus.

Je sais. Il me faudrait un grand coup de soleil, un bon vieux ciel bleu sans couture ni revers, de la brave esbroufe météorologique pour oublier ma franche incurie, mon cœur qui piaffe et tout ce qui, accumulé dans ma tête, me fait office de noir compost mental.

Un coup d'œil à la fenêtre. La voisine d'en face – l'épaule large, constellée de son, la nuque fraîche, le dos continental, la fesse rythmique – se sèche les cheveux en fredonnant.

Un camion-poubelle rugit à quelques rues d'ici et un clochard, indisposé par lui-même en particulier et le xx^e siècle en général, se met à gueuler qu'il est temps d'ouvrir les vannes du Grand Cauchemar. En termes de facéties, j'ai connu pire.

*

J'ai hésité avant de composer son numéro. Je savais pourtant que le sommeil ne l'avait pas encore avallée. C'est le genre de femme qui rentre ponctuellement à pas d'heure et ne se couche qu'en désespoir de cause. Elle arrose d'abord ses plantes (elle a lu quelque part que les plantes doivent s'arroser la nuit). Puis elle se lave les cheveux (elle a lu quelque part que les cheveux apprécient les rinçages nocturnes). Après, elle voit venir. Ça dépend de l'amant ou du film de fin de soirée.

À la troisième sonnerie, Agnès a décroché. Elle a reconnu mon silence de fumeur professionnel, cette impossibilité congénitale à dire *allô* comme tout un chacun dès lors que j'ai un de ces odieux crustacés en main. Je lui ai expliqué avec tact et veulerie la Berezina dans laquelle je m'étais fourvoyé.

Elle a soupiré et j'ai cru entendre le bruit d'un arrosoir miniature qu'on laisse tomber de très haut sur une moquette vert pomme, un bruit fort doux aussitôt suivi du chuintement de quelques gouttes répandues que boit goulûment mais proprement le poil en acrylique. De la musique pour lilliputien sentimental.

— Entendu, lâche-t-elle enfin. J'arrive, mais c'est pas parce que c'est toi.

— D'accord, mais j'y serai quand même.

— Tu fais de l'humour, à présent, Fred ?

— Sans y toucher, Agnès, sans y toucher...

Clic. Tut tut tut tut tut.

Au jeu du téléphone-crochet, je gagne rarement.

*

Trois quarts d'heure plus tard, les pas rageurs d'Agnès résonnent dans la cage d'escalier. J'ai laissé la porte entrouverte et elle entre sans frapper. Oui, elle veut bien du café. Non, elle ne prend toujours pas de sucre. Oui, je devrais le savoir. Non, elle n'est pas énervée.

Tant mieux.

J'essaie de me convaincre que je suis manchot et unijambiste, histoire de ne pas me précipiter vers elle pour la serrer dans mes bras. De toute façon, même si j'étais infirme, elle me repousserait. Oh, très gentiment, de l'air d'une végétarienne qui fait comprendre au maître d'hôtel que sa bavette à l'échalote est trop cuite et que, finalement, elle n'a plus faim. Ou peut-être qu'elle se mettrait à pleurer et trembler et cogner. Je n'aurais, alors, plus qu'à prier le saint patron des mal suicidés pour qu'elle accepte de me revoir avant mes funérailles.

Le café gonfle en roucoulant dans le filtre, l'eau calcaire se change en marc odorant. C'est gagné. Agnès va et vient dans mon studio, dessine des virgules dans la poussière des étagères, repousse du pied une pile de livres. Puis me caresse l'épaule, façon palme agitée par la brise, et tout mon être se

fragmente au ralenti avant de se recomposer au petit bonheur la chance. C'est le stade ultime de la passion : un frôlement, et vous voilà reparti pour dix ans de regrets.

Quelques minutes plus tard, assis côte à côte, nous collationnons. Chaque réplique claque comme un fouet de lumière dans ce qui est, il faut bien l'avouer, un dialogue de sourds. Un rosaire dénué de sens me relie à Agnès tandis que d'une main pâle elle rejette derrière son oreille gauche la mèche blonde qu'elle mordillait depuis un quart d'heure. Pâle, gauche, blonde, c'est tout elle, ça.

Mon cafard s'allège d'un micron. Mais Agnès se moque bien de mes humeurs fluctuantes, elle est loin, très loin, dans un monde d'étoffes moirées où son reflet n'existe plus qu'en négatif. Un théâtre d'ombres où elle joue les reines mortes, les déesses alitées, les princesses sans petit pois. Avec succès, paraît-il.

Un peu d'histoire : *Agnès Marzeau (1965 - ?)*, comédienne désabusée, d'une beauté stupéfiante, divorcée de Frédéric Léger (1961 - ?), correcteur et négociant en pathos.

Nous avons vécu ensemble trois ans deux mois douze jours et trois heures.

Les trois dernières furent particulièrement atroces. Nous nous sommes séparés un 19 février. C'est désormais, avec Noël, le jour que je hais le plus au monde. En général, il vaut mieux éviter d'essayer de me faire rire le 20 février : j'ai l'air d'avaler des lames de rasoir. Quant au 24 décembre, je cesse d'exister, je suis un chenet dans une cheminée

froide, un morceau de viande sur le carrelage de la cuisine – un homme qui chiale.

*

Sainte-Dominique s'est tue. Le clochard a dû trouver refuge dans le square, les éboueurs ont fini leur chasse au trésor. Agnès lit, tord le sourcil, bâille aux commissures, et je me dis qu'au milieu de tous ces mots arides qui défilent sous ses yeux coulent les lettres avec lesquelles on peut forger le mot *amour*. Mais si. Ne prenez pas cet air affligé. Prenez plutôt un *a* dans Performance, un *m* dans Manifestations de l'angoisse, un *o* dans Organisation, un *u* dans Urbanisme, et pour le *r*, vous trouverez bien. Les mots sont pleins d'*r*, vous les sentez passer, ils vous laissent dans la bouche un goût de sang et ricochent dans les caves de votre cœur. Un bruit de cadavre qu'on renverse en ricanant. Comptez, ça en fait déjà cinq rien que dans la phrase précédente. Un record, non ?

*

Les cernes ont poussé sous nos yeux rougis. La voix d'Agnès se délite souvent. Elle soupire en croisant et décroisant les jambes, mouvement grâce auquel mon âme s'élève et s'effondre alternativement sans jamais trouver le repos. Il faut dire que je suis fait d'un alliage particulier, à base de boue, de gravier, de cœurs d'artichaut et de ficelles de rôti. Un vrai arcimboldo de pacotille. En voulant saisir le missel

orthographique, ma main effleure son avant-bras gauche, celui où le poil blond a mal repoussé autour de la cicatrice.

Agnès se tourne vers moi. Ses yeux sont vert émeraude. Vert ne s'accorde pas avec yeux mais avec émeraude et se met donc au singulier. Son regard ainsi parfaitement accordé m'oblige à baisser le mien. Lâche, tu es lâche, Frédéric. Oui, mais il y a entre nous un enfant mort. Au singulier. Définitivement.

*

7h07. Sans motif valable, le réveil tousse, s'esclaffe, brame, puis bredouille et rote. Saleté capitaliste. Nous le regardons sans rien dire, les nerfs massicotés. Finalement Agnès déplie son bras droit et, du bout de l'index, renverse l'engin. Qui couine pour la forme. Je porte ma main à mon front et y sens une ride provisoire qui va encore me jouer les prolongations. Fin de la collation. Bilan net et définitif : quatre-vingt-huit coquilles. Un véritable festin, presque un cent de cagouilles. Killing Joe a rendu son âme éphémère. Nous allons nous allonger sur le lit en évitant de faire du bruit, histoire de ne pas réveiller la gêne ou le souvenir. Couchés sur le dos, nos épaules ne se touchent même pas. On peut distinguer au plafond une tache, le visage approximatif de Raimu ou de Liz Taylor, à moins qu'il ne s'agisse d'une carte du Brésil sur laquelle se serait posé un crabe.

Le sommeil nous ravit à nous-mêmes. Nos rêves respectifs se boudent sans se réfléchir, nos corps

laissent entre eux une froide ruelle d'incompréhension. À un certain moment, je crois entendre Agnès murmurer un prénom qui n'est pas le mien. Grand mal lui fasse. Puis c'est le trou noir, la mort singée. L'avenir du couple, quoi. Je me réveille à dix heures vingt-trois. Elle est partie. Il me reste vingt-sept secondes pour apporter mes épreuves corrigées aux éditions de la Convivialité Transactionnelle Interprenariale.

Et pour trouver une raison de vivre qui ne ressemble pas à une poupée en porcelaine jetée du haut de la Tour Eiffel.